

# **Digitales Brandenburg**

**hosted by Universitätsbibliothek Potsdam**

## **Aristippe, Ou De La Cour**

**Balzac, ... de**

**Amsterdam, 1664**

Discours Troisieme.

**urn:nbn:de:kobv:517-vlib-5641**

du credit & de la reputation à l'Im-  
prudence.

---

DISCOURS  
TROISIEME.

**C**OMME ceux que nous  
laissâmes hier, manquent  
de la capacité requise, &  
ont l'intelligence fort courte, & fort  
limitée; il s'en trouve d'autres, qui  
l'ont trop vague, & trop étendue,  
& qui raisonnent avec excez. Je par-  
le de ces Speculatifs, qui visent d'or-  
dinaire au delà du but; qui quittent  
les chemins, pour prendre les rou-  
tes; qui s'égarerent, pour arriver plus  
tôt où ils vont.

Apellons-les, s'il vous plaît,  
des tireurs d'essences. Ils mettent  
leurs avis à l'alambic, & les rédui-  
sent à neant, à force de les subtili-  
ser: Ils évaporent en fumée les plus  
solides

solide  
des H  
lent  
qu'O  
Ils sui  
des cl  
leur c  
brasse  
qu'ils  
mode  
cause  
tion,  
elle m  
Ce  
par to  
nessé  
homr  
passe  
cherc  
goriq  
la let  
pensé  
Princ  
ce, &  
Estat

solides affaires. Disons que ce sont des Heretiques d'Estat, qui veulent faire dans la Politique, ce qu'Origene a fait dans la Religion. Ils suivent les ombres, & les images des choses, au lieu de s'attacher à leur corps, & à leur réalité. Ils embrassent la Vray-semblance, parce qu'ils l'ont peinte & embellie à leur mode; mais ils rejettent la Verité, à cause qu'elle n'est pas de leur invention, & qu'elle a son fondement en elle même.

Ces Messieurs se figurent que, par tout, il y a du dessein & de la finesse, & que toutes les actions des hommes sont meditées. Rien ne leur passe devant les yeux, dont ils ne cherchent le sens mystique, & l'allegorique. Ils ne s'arrêtent jamais à la lettre, ces subtils Interpretes des pensées d'autrui. Et quand deux Princess'attaquent de toute leur force, & de toute la puissance de leurs Estats, ils croyent qu'ils s'entendent

D

en-

ensemble, pour tromper les autres Princes. Ils font des jugemens pres- que aussi plaisans que ceux, qui di- soient à Athenes, *qu'on ne se fiât pas à la mort du Roy Philippe, & qu'il s'e- stoit fait tuer tout exprès, pour atraper les Atheniens.*

On voit par ce mauvais mot jus- qu'où peut aller la mauvaise subtili- té, & quel est l'esprit de la Grece, & de ces Speculatifs. Mais il y a eu des Speculatifs en tout País. Il y a tou- jours eu des Alchimistes, & des Soufleurs, qui ont distillé les cho- ses humaines; qui ont donné plus de liberté qu'ils ne devoient, à leurs conjectures, & à leurs soupçons. Parce que Junius Brutus contrefit le Sot, ils ont eu de la défiance de tous les Sots: Ils se sont figurez, que tous les Niais imitoient Brutus; que la simplicité apparente estoit un artifi- ce caché; que ceux qui ne sçavoient rien, dissimuloient leur science, que le silence de ceux qui ne disoient

mot,  
fées.

C'e-  
Prince  
cille de  
floient

que lu  
aprehe

le mé  
vingt-

faites,  
Mond

cet hor

Du  
tilité;

nôtre  
& qui

les Do  
puis se

pe adre  
tilshor

sez vo  
cteurs

pas pr  
stre pl

mot,

mot, couvroit de dangereuses pensées.

C'estoit l'opinion qu'avoit un Prince Romain d'un certain Imbecille de son tems, que les Pages sifloient, & que personne n'estimoit que luy. L'Histoire raporte *qu'il en apprehendoit les vertus secretttes*; & que le mépris universel de la Cour, & vingt-cinq ans d'impertinences, ou faites, ou dites, à la face du grand Monde, ne l'avoient pû assurer de cet homme-là.

Du même Principe, de fausse subtilité; sont nées ces Visions, que nôtre homme trouve si ingenieuses, & qui me semblent si ridicules; que les Docteurs admirent, & que je ne puis souffrir. En cet endroit Aristippe adressant sa parole aux deux Gentilshommes, qui l'écoutoient; Pen-  
sez vous, leur dit-il, comme ces Docteurs subtils, qu'Annibal ne voulut pas prendre Rome, de peur de n'estre plus utile à Carthage, & de se

voir obligé, par là, à finir la guerre, qu'il avoit dessein de perpetüer? A vôtre avis, Auguste choisit il Tibere pour son Successeur, afin de se faire regretter, & rechercher de la gloire après sa mort, par la comparaison d'une Vie, qui devoit estre si différente de la sienne? Vous imaginez vous que le conseil qu'on trouva dans ses Memoires, de mettre des bornes à l'Empire, fût un effet de son envie, contre sa Posterité? A voit il peur, qu'un jour un autre Homme fût plus grand Seigneur que luy, & commandât à plus de Sujets? Est il croyable que le même Auguste ne faisoit l'amour, que par maxime d'Estat, & ne voyoit les Dames de Rome, que pour aprendre le secret de leurs Maris? Y a-t-il de l'aparance, que son ame ne se remüât que par reigle, & par compas; que toutes ses actions fussent si guindées, & tous ses vices si étudiez?

A mon avis, c'est faire le Monde

plus

plus fi  
les Pri  
mairie  
trouve  
cusent  
cin, e  
Faiseu  
Conte  
sens l  
Sacrer  
sous c  
indul  
rieux  
pas a  
prend  
faut p  
lées,  
des fu  
ou à  
donn  
Le  
lu, e  
sans o  
ni qu  
de la

plus fin qu'il n'est. C'est interpreter les Princes, comme quelques Grammairiens expliquent Homere : Ils y trouvent ce qui n'y est pas, & l'accusent d'estre Philosophe & Medecin, en des endroits, où il n'est que Faiseur de contes & de chansons. Contentons nous quelquefois du sens litteral. Ne cherchons pas un Sacrement sous chaque syllabe, & sous chaque point. Ne soyons pas si indulgens à nôtre esprit, ni si curieux, dans celuy d'autruy. Il ne faut pas aller querir si loin la Verité, ni prendre les choses de si haut. Il ne faut pas rapporter à des causes reculées, & aux Conseils du Siecle passé, des succez, ou arrivez fortuitement, ou à qui une legere occasion aura donné lieu.

Les Stoïques, qui n'ont pas voulu, *qu'une feuille d'arbre se remuât, sans ordre particulier de la Providence, ni que le Sage levât le doigt, sans congé de la Philosophie*; ne jugeoient pas

plus avantageusement de Dieu, & de la Personne plus proche de Dieu, que ces Rafineurs presument d'un Homme, qui est souvent moins que mediocre; qui n'a que le quart, ou la moitié de la partie raisonnable; qui de sa vie ne songea à estre Sage, ni à s'approcher de Dieu. Il n'y a point de moyen, qu'ils ajustent leurs opinions à nôtre commune capacité: Ils ne peuvent descendre jusques à nous. Dans le jugement qu'ils font des hommes, ils ne peuvent presupposer une infirmité humaine, c'est à dire, un principe d'erreurs & de fautes: une maladie de la naissance, de laquelle Alexandre & Cefar ne font pas exempts; un défaut qui traîne après soy tant d'autres défauts, en la Personne des plus Parfaits; en la conduite des plus Sages, & en celle de Salomon même, si vous le voulez.

Les Grands événemens ne sont pas tou-jours produits par les grandes

des ca  
& les  
on vi  
on s'é  
si peti  
nion e  
fie d'a  
ticuli  
guerr  
ou pr  
les Re  
form  
ont d  
corps  
Livré  
que; u  
ne so  
Rien  
dans  
sang,  
Ce n'  
ne ta  
perd  
Et n  
vape

des causes. Les ressorts sont cachez, & les machines paroissent : & quand on vient à découvrir ces ressorts, on s'étonne de les voir si foibles & si petits. On a honte de la haute opinion qu'on en avoit eüe. Une jalousie d'amour, entre des personnes particulieres, a esté la matiere d'une guerre generale. Des Noms baillez ou pris par hazard ; les Verds & les Rouges des Jeux du Cirque, ont formé les Partis & les Factions, qui ont déchiré l'Empire. Le mot ou le corps d'une Devise : la façon d'une Livrée ; le raport d'un Domestique ; un conte fait au Couché du Roy ne sont rien en apparence ; & par ce Rien commencent les Tragedies, dans lesquelles on versera tant de sang, & on verra sauter tant de têtes. Ce n'est qu'un nuage qui passe, & une tache en un coin de l'air, qui s'y perd plutôt qu'elle ne s'y arrête. Et neantmoins, c'est cette legere vapeur, c'est cette nuée presque im-

perceptible, qui excitera les fatales tempêtes que les Estats sentiront, & qui ébranlera le Monde, ju'qu'aux fondemens. On s'est imaginé autrefois que c'estoient les interets des Maîtres, qui mettoient en feu toute la Terre, & c'estoient les passions des Valets.

Je ne doute point que le Roy de Perse ne prît des pretextes tres-specieux, pour justifier ses armes, quand il vint en Grece, & que ses Manifestes ne dissent merveilles de ses intentions. Il ne manqua pas de Pretensions ni de Droits. Il n'oublia pas, que le grand Roy ne venoit que pour châtier les petits Tyrans; & qu'il aportoit aux Peuples une riche & abondante liberté, au lieu de leur maigre & sterile servitude. Il falsifia son dessein, en plusieurs autres façons, & jura, peut-estre, que ce dessein luy avoit esté inspiré immédiatement des Dieux immortels, & que le Soleil en estoit

le

le pre  
Mani  
le co  
gion  
se, v  
U  
de la  
le Po  
figue  
de gu  
tresse  
son M  
Rois  
xes n  
mile  
Mon  
coml  
un C  
ble c  
bien  
frais,  
M  
Mor  
meri  
trou

OU DE LA COUR. 81

le premier auteur. Cependant quels Manifestes qu'il fit voler, & quelle couleur de Justice & de Religion qu'il donnât à son Entreprise, voicy la verité de la chose.

Un Medecin Grec, domestique de la Reine, ayant envie de revoir le Port de Pyrée, & de manger des figues d'Athenes, mit cette fantaisie de guerre, dans la tête de sa Maîtresse, & la porta à y faire résoudre son Mary. Si bien que le Roy des Rois, le puissant & redoutable Xerxes ne leva une armée de trois cens mille Combatans, ne coupa les Montagnes, ne tarit les Rivieres, ne combla la Mer, que pour conduire un Charlatan en son País. Il me semble que ce galant-homme pouvoit bien faire son voyage à moins de frais, & en plus petite compagnie.

Mais il me vient de souvenir, Monseigneur, d'une autre chose qui merite d'estre sçee, & que vous ne trouverez pas mal-plaisante. Elle ar-

riva au Royaume de Macedoine, plus de quatre vingts ans devant la naissance du Roy Philippe; au tems de cette fameuse Conjuraton, qui d'un Estat en fit deux, & qui partagea la Cour, les Villes & les Familles.

Ce fut la Femme de Meleagre, Gouverneur d'une Place frontiere, & General de la Cavalerie, qui jeta son Mari dans la revolte, & certes pour un fort digne sujet. Sur le rapport qui fut fait au Roy de l'esprit & de la galanterie de cette Femme, il luy prit envie de la voir un jour en particulier: Il ne luy fut pas difficile d'obtenir d'elle, une faveur qu'elle accordoit aisément à de moins grands Seigneurs, & de moins honnêtes gens que luy. Elle n'avoit pas accoutumé de lasser la constance de ses Amans, ni de faire mourir personne de desespoir. Le Roy s'estant donc rendu à l'assignation qu'elle luy donna, & par malheur, ne l'ayant pas trouvée telle qu'il se l'estoit figurée,

gurée  
dégoo  
aussi-  
Cet a  
celle  
mauv  
qu'el  
s'en v  
faire  
son M  
vice  
cela c  
& de  
fur u  
inver  
artifi  
dans  
n'eût  
Mar  
nem  
avec  
le cr  
A  
du F  
du

gurée, il luy témoigna d'abord son dégoût, & se separa d'elle, presque aussi-tôt, avec peu de satisfaction. Cet affront fut senti si vivement par celle qui le reçeut, & qui n'avoit pas mauvaise opinion de son merite, qu'elle protesta à l'heure même de s'en vanger. Et ne le pouvant mieux faire qu'en corrompant la fidelité de son Mari, & le débauchant du service de son Maître, elle usa pour cela de tous les charmes de son esprit, & de son visage. Elle employa, sur une ame credule, les plus subtiles inventions, dont est capable une ame artificieuse. Et ne doutez point que dans la chaleur de sa vengeance, elle n'eût voulu avoir une infinité de Maris, pour faire une infinité d'Ennemis au Roy, & pour tirer raison, avec plus d'épées, de l'offence qu'elle croyoit en avoir reçüe.

Ainsi Meleagre quita le service du Roy, & s'embarqua dans le Parti du Tyran, sans sçavoir par quel

mouvement il y estoit poussé , ni quelle passion il vengeoit. Il jouïoit un personnage qu'il n'entendoit point : Il estoit le Soldat de sa Femme , & pensoit estre un des principaux Chefs de la Ligue. Par là on peut voir , qu'il est aisé de se tromper , dans le jugement qu'on fait des actions des hommes , puis que les hommes mêmes qui les font , y sont les premiers trompez ; puis qu'ils n'en sçavent pas touïjours la vraye cause. Ils sont souvent instrumens aveugles , & sans cōnoissance , de l'interest , ou de la passion d'autruy.

Les Speculatifs de Macedoine ne manquerent pas de publier de plausibles , & de specieuses raisons , de la revolte de Meléagre. Les uns dirent , qu'un reproche , que le Roy luy avoit fait , en presence des Ambassadeurs de Thessalie , luy entra si avant dans le cœur , & y fit une si profonde playe , qu'il ne pût jamais en guerir , que les caresses & les faveurs , qu'il re-

ceut,  
d'inu  
blessé  
jure  
bienf  
refus  
mand  
table  
tre ,  
qu'ell  
Il y e  
geme  
sur le  
laque  
te , p  
Te  
là des  
subtil  
chere  
côté ,  
trouv  
la Fer  
seule  
Mari  
un au

ceut, depuis ce tems-là, furent d'inutiles apareils, sur ce cœur blessé, & que la memoire d'une injure luy ôta le sentiment de mille bienfaits. D'autres alleguerent le refus d'une Charge, qu'il avoit demandée, pour son Fils, & que véritablement on ne donna pas à un autre, mais qui fut supprimée, afin qu'elle n'entrât pas en sa Maison. Il y en eut qui excuserent son changement, sur l'amour de la Patrie, & sur le zele de l'ancienne Religion, de laquelle le Tyran prenoit le pretexte, pour faire la guerre au Roy.

Tous les Historiens exercerent là dessus leur subtilité, & tous furent subtils, & ingenieux à faux. Ils chercherent la source du Mal, qui d'un côté, qui d'un autre, & pas un ne la trouva: Pas un ne parla du dépit de la Femme de Meleagre, qui fut la seule cause de la defection de son Mari, & qu'on ne découvrit qu'en un autre Siecle, & long tems après.

la mort du Roy, du Tyran, & de Meleagre.

**C**Es deux courtes que nous avons faites, en Grece, & en Macedoine, estoient sur nôtre chemin, & je veus croire qu'elles n'auront pas esté defagreables à Vôtre Altesse. Mais je croy de plus qu'elle juge aussi bien que moy, qu'il vaut encore mieux debiter des visions, dans l'Histoire que dans le Conseil, & que la mauvaise subtilité est moins dangereuse, quand on raconte des choses faites, que quand on delibere des choses à faire. Icy, pour ne rien dire de pis, elle est cause que les choses ne se font point.

Les gens d'Athenes sont trop habiles, pour tromper les gens de Thebes: ceux-là tendent leur filets si haut, & ceux-cy volent si bas, qu'il faudroit qu'ils fissent un effort pour y estre pris. Je dis davantage. Les Atheniens employent quelquefois

leur

leur f  
à se tr  
faux p  
que d  
garde  
d'ame  
de leu  
des te  
appre  
se pou  
pas re

Il  
beaux  
batre  
dema  
tent  
leur i  
tant  
la pri  
& qu  
mêm  
paroi  
l'esta  
re m  
dava

leur finesse, à s'en faire accroire, & à se tromper eux-mêmes. De leurs faux principes, ils ne peuvent tirer que de fausses conclusions, & n'ont garde de negocier heureusement, ni d'amener jamais leurs Adversaires de leur côté; se tenans toujourns en des termes si éloignez d'eux, & s'en approchans si peu, que bien loin de se pouvoir joindre, ils ne se peuvent pas reconnoître.

Il est mal-aisé d'oïr de plus beaux parleurs, & de voir mieux debatre des opinions. Mais aussi n'en demandez pas davantage: Ils mettent en cela tout leur soin, & toute leur industrie. Ils y aportent autant d'étude, que si le discours estoit la principale fin de la deliberation, & quelque chose de plus que l'action même. Ils aimeroient mieux faire paroître leur éloquence, en perdant l'estat, que de le conserver, sans dire mot. Ils estiment que c'est bien davantage, d'emporter le dessus au

Con-

Conseil, sur leurs Compagnons, que de battre à la Campagne les Ennemis. Si bien qu'ils content, quasi pour rien, les disgraces de la Guerre, esperans toujourns d'en avoir leur revanche au premier Traité. Et là neantmoins ils rencontreront quelque Esprit de fer, incapable de persuasion, qui coupera ce qu'il ne pourra défaire; & par une ferme & constante negative, brisera tous leurs filets, & toutes leurs ruses, sans prendre la peine de les deméler.

Témoin ce Gouverneur de Figeac, qui se trouva à une Conference, qu'eut la Reine Catherine, avec les Deputez du Roy de Navarre, & du Parti Huguenot. C'estoit pour leur faire quitter, devant le tems accordé, les Places de sûreté, qui leur avoient esté mises entre les mains. Elle avoit amené de Paris un homme tout-puissant en paroles, à la Rhetorique duquel rien n'avoit esté impossible, jusqu'alors.

D'a-

D'abo  
blée:  
ces pa  
putez  
prit, il  
les pl  
Maffa  
Places  
de la  
s'alloi  
de la  
tout f  
l'éloq  
fée, l  
fit le C  
Ce  
à luy,  
te, &  
pour  
avoir  
fant a  
qui lu  
avoit  
dit-il  
le cal

D'abord il se fit admirer à l'Assemblée: Il excita en-suite de plus douces passions, dans le cœur des Deputez: Après avoir vaincu leur esprit, il gagna leur volonté. Et déjà les plus défiens avoient oublié le Massacre, & ne vouloient plus de Places de seureté. On se contentoit de la parole du Roy, & le Traité s'alloit conclurre, à la satisfaction de la Reine, quand en un moment tout son travail fut gâté, & toute l'éloquence de son Orateur renversée, par la brusque réponse que luy fit le Gouverneur de Figeac.

Cette Princesse s'estant adressée à luy, avec une mine de triomphante, & luy ayant demandé, (plûtôt pour couronner une chose faite, & avoir des applaudissemens, que pensant avoir besoin de son opinion) ce qui luy sembloit de la Harangue qu'il avoit ouïe: MADAME, luy répondit-il, avec une parole si forte, qu'elle cassa les articles du Traité à demi-

mi-conclu, *Il me semble que Monsieur que voilà a bien étudié, mais mes compagnons ni moy ne sommes pas d'avis de payer ses études, de nos têtes.*

Ce Monsieur neantmoins, dont je vous parleray une autrefois, estoit un tres-habile Negociateur; Il avoit reüssi ailleurs tres-heureusement; Et quoy qu'il regnât en l'Art de bien dire, il n'estoit pas pourtant de nos gens, qui ne sçavent que parler: Il faisoit servir cette science à une meilleure, & ne preferoit pas, comme eux, la gloire de son esprit, au bien du service de son Maître.

Nos gens en effet sont plutôt Declamateurs que Ministres, plutôt Sophistes que Conseillers. Ils ne sont point si fachez du mauvais succez des affaires, qu'ils sont aises de l'honneur qui leur revient, d'avoir bien harangué, sur chaque proposition debatüe, & de s'estre fait admirer aux Deputez, & à l'Assemblée. Leur vanité les console aisément

ment d  
assez,  
ratif, f  
lien, &  
par to  
Aristot  
bition.  
point  
l'Art;  
blables  
j'ay co  
conten  
ce, &  
sance d  
particu  
ne, la  
glorifi  
tué un  
monde  
cament  
Dat  
ment  
Dans  
presen  
ficulte

ment de leur mal-heur. Ce leur est assez, de traiter le Genre Deliberatif, selon les preceptes de Quintilien, & de sçavoir manier les choses, par tous les endroits que montre Aristote. Voilà la borne de leur ambition. Ils sont satisfaits, s'ils n'ont point peché contre les règles de l'Art; Et je les trouve, en cela, semblables à un Medecin de Milan, que j'ay connu à Padoüe. Cet homme content de la possession de sa Science, & comme il parloit, *de la jouissance de la Verité*, ne cherchoit point particulièrement, dans la Medecine, la guerison des Malades: Il se glorifioit même une fois, d'en avoir tué un, avec la plus belle methode du monde: *è morto*, disoit-il, *canonicamente*, *è con tutti gli ordini*.

Dans les affaires aisées, ils se font des épines, pour les cueillir. Dans la moindre occurrence qui se presente, ils font naître mille difficultez; Ils trouvent autant d'expediens,

diens, & ne forment, le plus souvent, aucune resolution. Le grand nombre des choses qu'ils voyent, en chaque sujet, leur ôtant la liberté du choix, & l'abondance les rendant pôvres, ils s'embarrassent, dans la multitude de leurs raisons, & s'arrêtent d'ordinaire à la plus mauvaise, & voicy pourquoy : C'est parce que la plus mauvaise est le dernier effort de leur imagination déjà lasse, & que l'ayans esté chercher, hors du sens commun, qui est déjà épuisé, il semble qu'elle soit plus à eux que les autres, qui sont tirées de cette source publique, ou qu'ils ont prises de l'experience.

A ce conte-là, la bonne chose que c'est que cette *Sobriété de sçavoir & de connoître*, si estimée par les Lettres Saintes ! Avoüons-le, à la honte de la Raison humaine, & de la subtilité des Sophistes : Un grand Esprit, tout seul, est un grand instrument à faire des fautes ; Et si le jugement

men  
ne l'  
fage  
& à  
viva  
plus  
Met  
con  
qu'  
hun  
mai  
mo  
ne f  
me  
tom  
& n  
la h  
I  
me  
goc  
clu  
len  
Est  
le  
des

ment necessaire ne l'appesantit, & ne l'émouffe, pour l'assujétir à l'usage, & l'accommoder à l'exemple & à la pratique, sans doute cette vivacité penetrante, sera beaucoup plus propre à agiter des questions de Metaphysique, qu'à donner de bons conseils, qu'à bien entreprendre, & qu'à bien agir. En effet, les actions humaines veulent estre maniées humainement, c'est à dire par des moyens possibles & familiers; d'une façon, qui tienne du corps, comme de l'esprit; avec des raisons, qui tombent quelquefois sous les sens, & ne demeurent pas toujours, dans la haute region de l'ame.

Les Rafineurs, qui agissent autrement, sont bons à troubler les Negotiations, & ne valent rien à conclurre les Affaires. Ce sont d'excellens Brouillons, pour remüer un Estat, & de mauvais Ministres, pour le gouverner. Ils reüssissent dans le desordre; & comme les Demons de  
l'Air,

l'Air, ils se mêlent parmi le Tonnerre : Mais ils n'ont plus de force, si tôt que le calme est venu; & cette pointe qui nous ébloüit, n'estant qu'une lumiere d'Eclairs, il est tres-dangereux de prendre une pareille adresse, dans la varieté des accidens, & dans les divers détours de la Vie civile.

Mais quand ce seroit une veritable & continüele lumiere, de laquelle ils seroient guidez; quand ce seroit le Soleil luy même, qui les conduiroit, ce n'est pas à dire, qu'ils trouvaissent toujourns la fin qu'ils cherchent, & qu'ils arrivassent où ils vont. Et de cela, Monseigneur, j'aurois encore quelque chose à dire, si le bruit d'un cârrosse & de plusieurs voix que je viens d'oüir, ne m'avertissoit que voicy l'heure de l'audience, que Monsieur le Duc d'Espernon a envoyé demander à vôtre Altesse.

DIS-

D

M

Chan  
avoir  
factio  
Disco  
à une  
celle  
Arist  
près

O

la plu  
rée ;  
trom  
les p  
des p  
pas t